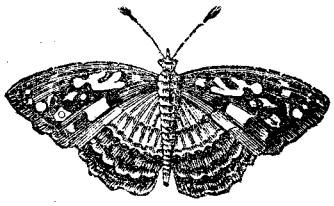
(N° 131.) MERCREDI, 2 OCTOBRE 1833. (2e ANNÉE.)

Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Lôuis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,

JOURNAL LITTERAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

LE COMTE DE ST-JEAN,

(FIN.)

Le cardinal de Tencin, qui ne peut rien refuser à son neveu, chevalier Charmant, tout dévoué à la duchesse de Bellièvre, a si bien influencé l'illustre chapitre, qu'il en est résulté la nomination de Henri de V***, à la place laissée vacante par ce jeune comte de St-Jean, qui dernièrement prit sa volée comme un oiseau s'échappant de la cage nourricière. Mais les illustres comtes, tout bouffis de leur noblesse vermoulue, ont prié poliment l'honorable membre de faire preuve de ses quatre quartiers de noblesse, le cinquième connu, pour coucher sur le grand registre ses noms et titres, à la suite des titres royaux et sonores des ducs de Bourgogne et de Berry. Le nouveau comte n'a pas refusé, mais il termoïe, ce qui fait jaser.

— Eh! que nous font à nous les démêlés du nouveau comte avec son chapitre! messieurs, encore une fois, ne mêlons pas les choses saintes avec les profanes; et si l'abbé Lefranc m'en croyait, en entrant ici, il laisserait à la porte ses anecdotes irréligieuses et son rabat enviné. A votre santé...

A cette apostrophe, il s'éleva dans la salle un houra qui fit grincer les vitres.

— Foin de tes scrupules d'histrion!

— Fi du bourru! dit en grasseyant Angèle, nonchalamment reposée sur l'épaule de St-Marc.

— C'est un hermaphrodite, moitié religieux, moitié libertin, et qui ment à sa double nature.

— Son gouverneur lui a appris à lire dans la Bible et Crébillon fils.

— Je ne vois pas, mes gracieux amis et mes pudiques dames, ce qu'il y a d'orages dans le mot que j'ai jeté au hasard à la tête de Lefranc! et puisqu'en entrant ici on a la liberté, liberté pleine et entière de jurer et de blasphémer, de dire le bien et le mal; puisqu'en s'asseyant à cette table d'orgie, on peut, à son gré, perdre ou garder toute retenue, dans tout ce qui arrive ici, il y a grave atteinte, à mon égard, à la liberté de dire et penser : et je réclame. Au reste, si votre ouïe est blasée d'histoires graveleuses de toutes sortes; s'il faut à toute force, en entrant ici, apporter son contingent d'anecdotes scandaleuses, puisées dans l'intérieur des couvens et des aumôneries, je puis fournir ma quote-part, et je veux vous raconter ce soir la vie intérieure du jeune chanoine, auquel est appelé à succéder l'abbé de V**« : Le voulez-vous ?

La voix de Rochebonne, d'abord nonchalante et étouffée, moulait les mots et les phrases avec une incision mâle et sévère. Son regard fascinait et groupait autour de lui tous ces jeunes gens sans cervelle et sans cœur, toutes ces frêles femmes, ivres de liqueurs et d'impudicité; et dans ce *voulez-vous* ? jeté comme une prière, il y avait une telle puissance, une telle volonté; il y avait sur la bouche qui le prononçait une ironie si amère, dans le regard qui l'accompagnait une révélation si étrange, qu'aucune

TIMBRE A TIMBRE

TIMBRE ROYAL

voix ne s'éleva pour protester, qu'aucune tête ne s'inclina en signe d'aquiescement!

Il commença ainsi :

Le comte Louis est issu d'une famille aussi illustrée dans les guerres du dix-septième siècle, que haut placée dans les dignités écclésiastiques. Son enfance s'écoula tranquille et studieuse dans le collége de la Trinité, sous la tutelle toute paternelle du savant *Dominique de la Colonia*. Son imagination pétulante, tournée vers ces grandes vérités morales et religieuses tant dégénérées de nos jours, s'absorba de bonne heure dans la théologie et le mysticisme.

Théophile Reynaud, *Honoré Fabri*, *Gibalin*, *Colonia*, célèbres casuistes de la Trinité, lui étaient devenus familiers à cet âge insouciant, où peines et plaisirs se résument dans un thème, une version et une partie de raquette. Aussi ce fut un grand jour, bien saintement fêté, que le jour où Louis entra dans les ordres; car c'était l'accomplissement des pensées de toute sa vie. Il n'est pas besoin, je crois, de suivre ses efforts et ses espérances, durant les six années qui s'écoulèrent rapides, depuis sa sortie du collége de la Trinité, jusqu'à son installation dans la stalle armoriée du chapitre métropolitain. C'est un honneur qu'il dut, sans doute, bien plus à un nom et à un zèle honorables, qu'à ses lumières de casuiste. Eh! mon Dieu! cette existence toute de science et de paix intérieure ferait hausser les épaules à plus d'un d'entre-vous, messieurs, qui ne mesurez le bonheur qu'à l'ampleur d'un gobelet d'orgie. Arrivons à cette apostasie, si diversement et si faussement expliquée par les hommes graves et les philosophes, qui l'ont flétrie, aussi bien de leur blâme que de leur assentiment impie. Mais pour cela, il faut s'agenouiller un moment dans cette vieille et sainte église de St-Jean, qui nous est arrivée, avec les siècles, aussi belle, aussi fortement assise sur ses piliers granitiques, que ce culte primitif qu'on y observe religieusement. Et, certes, le vieux chapitre peut être fier de sa noblesse et en tirer vanité, lorsque l'origine de ces cérémonies se perd dans l'obscurité des temps.

On n'a aucune notion sur l'époque de la fondation de St-Jean; on sait seulement que Leydrade, archevêque de Lyon, la fit réparer au neuvième siècle. Vous, hommes du monde, connaissez, au moins par ouï-dire, ses cérémonies d'une simplicité si grandiose, et l'affluence des fidèles qu'elles y attirent à certaines époques de l'année.

Parmi les personnes de distinction, parmi les reines de la mode à l'affût des spectacles ou divins ou profanes, ayant leur banc à St-Jean, une jeune femme, dont tout Lyon redisait le nom avec amour, se fesait remarquer autant par la beauté angélique de son visage, que par tout l'éclat d'une toilette éblouissante d'or et de diamans. Elle se plaçait ordinairement près du *Jubé* si finement travaillé, qui sépare la nef du chœur, en regard des stalles des comtes de St-Jean. C'était une femme dans toute la verdeur de la jeunesse, si belle, avec ses yeux noirs, avec ses paupières en amandes, avec son front large et admirablement moulé, que la vierge de *Blanchet* qu'on voit dans la chapelle du cardinal *Bourbon*, si angélique et si suave, ne paraissait qu'une ébauche imcomplète de ces formes idéales qu'on avait rêvées, et qu'on retrouvait là vivantes!

Louis avait attiré l'attention de cette femme énivrée des joies de ce monde. Ses yeux levés aux cieux, le recueillement de son visage annonçaient de si profondes pensées, une foi si grande, un amour si vrai, que dans ce cœur vaniteux, saturé de fadeurs et de flatteries, il put bien se glisser un désir orgueilleux d'enlever à Dieu, son serviteur le plus fidèle. Il y eut, pendant un mois, un combat de toutes les heures entre cette ame ascétique de jeune prêtre et un regard fascinateur de démon, qui pénétrait dans le repli le plus intime du cœur, pour y laisser son rayon empoisonné. Enfin Dieu fut vaincu. Oh! ce fut une grande victoire dignement célébrée par l'ange déchu! Louis oublia dans les bras de sa maîtresse dix années d'étude, son serment de prêtre, sa religion et son Dieu!

Pour cette femme, qui n'avait au cœur qu'une vanité égoïste, cette passion brûlante devenait monotone et fastidieuse; elle avait pris Louis comme un jouet, elle devait le briser tot ou tard. Mais avant de le laisser nu et dépouillé dans ce monde, sans amour ni consolations, elle voulut sans doute aussi qu'il ne lui restât pas un asile pour pleurer! elle exigea donc de son amant égaré qu'il quittât St-Jean, sa stalle dans le chœur et sa place au conseil! Après lui avoir fait le sacrifice de sa conscience, il coûtait peu à Louis, à la face de tous, de souiller son nom et son honneur : la faute pour lui n'était pas seulement dans le scandale. Vous savez, vous autres, qu'elles malédictions accueillirent la fuite et l'apostasie de l'infortuné! Cela vous importe assez peu, du reste; et vous attendez la conclusion. Eh bien! la voici :

Cette femme qui avait enlevé, de gaîté de cœur, au jeune chanoine ses illusions d'ange, son avenir, sa considération, le quitta, lorsque tout l'eut quitté, pour un misérable perdu d'honneur, que le chapitre métropolitain vient d'ordonner Comte de St-Jean.... pour l'abbé Henri de V***.

Cette femme, c'est la duchesse de Bellièvre.

Ce chanoine, c'est Louis de Rochebonne, neveu du digne cardinal dont tout Lyon prononce encore le nom avec amour et respect, et qui oublia, dans la débauche et les orgies, avec d'indignes amis et d'infâmes prostituées, son rang et son nom, son passé et son avenir, son ame et son Dieu!

C'est une vie exemplaire pour un comte de St-Jean, n'est-ce pas, mesdames?...

B. Jouvin.

AMOUR ET INNOCENCE.

O vierge, mes soupirs vont t'offenser peut-être;
Mais de mon cœur, Emma, je ne suis point le maître.
T'adorer, te le dire est mon plus grand bonheur:
Qu'il me soit donc permis d'exhaler ma douleur.
Oh! je ne voudrais pas ternir ton innocence.
Que je suis malheureux, s'il faut que je t'offense,
S'il faut qu'en traits de feu sur ce papier tracé,
Peut-être par mes pleurs quelquefois effacé,
L'aveu d'un chaste amour, loin d'émouvoir ton ame,
Change mon avenir en un lugubre drame;
S'il faut que, retombé de mon essor géant,
Dans un de tes regards je lise mon néant.
N'est-ce pas que la mort n'a rien de plus horrible!

Ecoute-moi: le ciel me fit un cœur sensible;
Il te fit belle, afin de plaire et de charmer;
Voilà pourquoi je t'aime... Est-ce un crime d'aimer?
Et quand on aime bien, faut-il ne pas le dire?
Si tu pouvais savoir ce que l'amour inspire!
Emma, c'est un trésor de nobles sentimens,
Tout est grand, tout est beau dans le cœur des amans.
Il semble que le ciel, par une flamme pure,
Se communique alors à notre humble nature.
Là, devant ces périls qu'exagère la peur,
Nous cédons à l'élan d'une héroïque ardeur;
Car la gloire à nos yeux brille des plus doux charmes.
Nous souffrons quand on souffre, et nos yeux ont des larmes.
C'est qu'on est bon, vois-tu, quand on aime... oh! l'amour
Produit mille vertus qu'il fait luire au grand jour.
Le vice lui paraît d'une laideur extrême.
Ne me défends donc pas de dire que je t'aime;
Aussi pourquoi sais-tu si bien plaire et charmer,
Qu'on ne puisse te voir sans apprendre à t'aimer.

Hélas! il est si doux d'être aimé quand on aime.
Regarde; sois témoin de leur bonheur suprême;
Vois-tu le tendre Jule et la belle Anaïs?
Par des liens bien doux leurs destins sont unis.
A genoux, près du seuil de leur humble chaumière,
Ils offrent leur hommage au Dieu de la lumière.
L'éternel le reçoit: il bénit leurs amours;
Et le couple à ses yeux jure d'aimer toujours.
Aperçois-tu, non loin de leur modeste asile,
Sous ce chêne qu'embrasse une treille fertile,
Regarde... aperçois-tu ce berceau de jasmin
Que la nature seule a tissu de sa main?
Sous ce dôme de fleurs, de parfums et d'ombrage,
Dont la brise légère agite le feuillage,
Sur l'herbe que recouvre un blanc tissu de lin,
Vois cette forme d'ange, au front de pur vélin,
Son teint frais et rosé, sa chevelure blonde
Qui sur ses yeux voilés se répand comme l'onde,
Ses lèvres de corail, où, né de la douceur,
Le sourire, en passant, laisse tant de fraîcheur.
Eh bien! c'est leur enfant, cet ange.... à leur tendresse
Le ciel a fait ce don qui les comble d'ivresse.
Comme son cœur est calme... Oh! c'est que le remord
N'y retentit point, sourd comme un accent de mort;
C'est que nul souvenir des temps passés n'agite
Ce séjour épuré que l'innocence habite.
Comme on entend son sein battre légèrement!

Mais voilà que ses yeux se rouvrent lentement.
Il s'éveille, il sourit à la douce lumière;
Sa bouche a bégayé le tendre nom de mère.
Elle se lève, accourt. — Ah! vois-tu dans ses bras
Se jouer de l'enfant les membres délicats.
Quel regard vif et doux! quel gracieux sourire!
Peux-tu le voir, Emma, sans que ton cœur soupire?
Qu'ils sont heureux!.. – Pourtant à quoi tient ce bonheur!
Chère Emma, de l'amour c'est l'unique faveur.
O vierge! aimons-nous donc d'un amour d'innocence,
De ce feu qui confond une double existence,
Qui fait que tout s'oublie, et qu'on retrouve en soi
Un bonheur que n'égale aucun bonheur de roi;
Qui fait qu'à l'horizon un jour plus beau se lève,
Qu'on n'est plus de ce monde et qu'on vit dans un rêve.

Mais elle est noble et riche, et moi je ne suis rien;
Je n'ai que mon amour pour titre et pour tout bien.
Pourtant ce titre vain dont un nom se couronne
Ne vaut pas le blason que la vertu nous donne.
La noblesse est au cœur, noble Emma, tu le sais,
Car ta démarche est humble, et tes yeux sont baissés.

Et puis, n'est-il pas vrai que, pour une chaumière,
L'amour a quelquefois fui d'une aile légère
Ces hôtels fastueux, par le luxe embellis,
Que la sueur du pauvre a souvent enrichis?
Oui, crois-moi: de l'amour la paisible innocence
Souvent fit des heureux au sein de l'indigence.
Que dis-je? les trésors donnent-ils le bonheur?
Ils enfantent la crainte et le souci rongeur.
Non, je ne voudrais pas d'un immense héritage.
Vois nos tendres époux: la paix est leur partage.
S'ils sont pauvres, leur ame est libre de tous soins,
Le doux fruit du travail suffit à leurs besoins;
Et ce modeste asile, où le chaume les couvre,
Leur semble préférable à la pompe du Louvre.

A l'heure où le soleil lance ses feux brûlans,
Où l'on voit se grouper les troupeaux haletans,
Aux bords de ce ruisseau, sous cet épais feuillage,
Ils viennent respirer la fraîcheur de l'ombrage.
Là, goûtant les douceurs d'un champêtre festin,
Nos époux satisfaits bénissent leur destin.
Leur table est le gazon; quelques fruits, du laitage,
Sont les mets, la boisson, que le couple partage.
Le temps dans leur amour ne jette point d'ennuis,
Et là, le soir encore, quand le flambeau des nuits
Répand dans le vallon sa clarté solitaire...
Ils s'endorment heureux dans les bras du mystère.

L. Noel.

THÉATRES.

Après *les Enfans d'Edouard,* nous avons eu *Baboon.* C'était la farce après le drame; c'était comme une profanation de tout ce qu'il y a de noble et de

sacré dans l'art. Eh quoi ! nos grands auteurs, nos grands lyriques, nos grands acteurs n'auront-ils donc jamais à eux, à eux seuls, un sanctuaire dont Jocko ne puisse violer la sainteté par ses grimaces et ses gambades. Le public, il faut en convenir, est blasé ; c'est un vieillard dont chaque directeur cherche à raviver la curiosité par de nouveaux stimulans. Voilà pourtant où nous en sommes, voilà pourtant où en est l'art. L'art s'en va, Débureau règne !

Triste époque que la nôtre ! époque d'égoïsme et d'ambition, époque d'ennui et de suicide, où l'on demande chaque matin à son journal une révolution ; au roman du jour, des cadavres et du sang ! On est vieux à trente-trois ans... Voyez le siècle, il se meurt. Triste littérature que la nôtre ! littérature d'argent qui se mesure à la toise ou au volume, littérature qui se cote à la bourse comme le sucre ou le café, littérature qui a sa raison de commerce, Scribe et C.ie, *et tutti quanti* : qui a ses faillites et ses juifs comme toutes les compagnies nouvelles.

Mais acceptons notre époque et notre littérature comme elles sont toutes deux ; acceptons même *Baboon*, bouture du genre grotesque sur le genre noble, véritable champignon dramatique. Jugeons l'œuvre et l'acteur anglais pour ce qu'ils valent l'un et l'autre.

Baboon n'est pas une pièce, c'est une contr'épreuve de *Jocko ;* comme lui, ouvrage-marchandise ; comme lui, vaudeville de pacotille, œuvre sans nom dans notre littérature qui perd chaque jour le sien ; œuvre faite exprès pour un artiste sans nom dans notre langue dramatique, et qui s'en fait un au milieu de tout cela. Dans *Baboon* on trouve tout ce qui constitue une véritable parade. Dans Harvey-Leach il y a un grand talent d'observation de la nature animale. Il reproduit avec une merveilleuse mobilité toutes les habitudes du singe ; il saute, il gambade, il court comme un singe ; il grimpe et grimace comme un singe ; c'est l'homme fait singe qu'Harvy-Leach. On dirait qu'il se moque de la nature, qui le fit homme imparfait, en étant singe parfait. C'est le plus grand acteur du règne animal que j'aie vu. Ne me demandez rien des autres artistes, je les ai plaints. Ils étaient tristes et ennuyés ; ils n'étaient pas sur leur terrain. Je les attends ailleurs. Personnages accessoires jettés sur le dernier plan du tableau, groupés autour de *Baboon*, ils lui servaient de compères. Ils me semblaient petits à côté du nain.

On nous promet une éléphant qui doit jouer *des ingénuités*. En vérité, je vous le dis, notre théâtre sera bientôt une ménagerie.

En attendant, Ponchard chante ce soir dans *la Dame blanche* ; l'Opéra comique nous le prête pour deux représentations. Hâtons-nous d'aller l'entendre et l'applaudir. L. B.

—Brunet, l'acteur de la nature, que nous avons si gaîment applaudi l'année dernière, est en ce moment à Bordeaux où il attire constamment la foule. « Le public, dit la *Sylphide*, joli et spirituel journal de théâtres que M. Césena publie dans cette ville à l'instar de notre *Papillon*, se retrouve toujours prêt à rire de ses calembourgs et de ce naturel Jocrisse que lui seul possède. *Cinglant, Ricco, Danières et Pantin* l'ont montré sous toutes ses faces grotesques et impayables qui en font encore le bon Brunet d'autrefois auquel a si longtemps applaudi l'hilarité des Parisiens. »

— Sirant et la délicieuse Ambroisine viennent d'être réengagés, tous deux, au Grand Théâtre de Bruxelles pour l'année prochaine.

Notre compatriote Perlet vient d'obtenir à l'exposition de Douai une médaille d'honneur. Ce jeune homme marche d'une manière fort honorable dans la carrière que son père cultive avec succès parmi nous. Nous avons vu de lui avec intérêt au salon dernier un tableau fort gracieux de composition, dont le sujet est emprunté à *Notre-Dame de Paris*. C'est la *Esméralda* faisant composer à sa chèvre *Djali* le nom de Phœbus, son amant. Il y a plus que des promesses dans un semblable ouvrage. Les succès d'un Lyonnais nous intéressent trop vivement pour que nous ne nous hâtions pas de les signaler.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

LE BON GÉNIE,

ALMANACH DES PROGRÈS.

« Quiconque a reçu de la nature un sens droit, est dans l'obligation de chercher par tous les moyens à détruire l'ignorance, afin que tous deviennent sages, sobres, tempérans, prudens et vertueux. »

Tels sont les principes que nous avons élaborés ; et en y consacrant nos veilles, nous avons participé à la réalisation d'une œuvre utile. Nos efforts seront justement appréciés.

L'*Almanach des Progrès* se divise en quatre parties ; savoir : 1° Economie sociale ; 2° économie rurale et forestière ; 3e Economie industrielle, sciences et arts ; 4° tableaux statistiques, et renseignemens utiles au commerce et à tous les états. Cet ouvrage se recommande à toutes les classes et s'adresse à toutes les intelligences ; son but tend spécialement à détruire l'ignorance et la superstition, trop longtemps propagés par certains almanachs.

On le trouve au bureau de la direction, rue Bleue, n° 17, à Paris, et chez tous les libraires. Toute demande de dépôt sera acceptée avec avantage pour le proposant.

Prix : 50 centimes. Un volume avec 60 figures.

On ne recevra que les lettres affranchies.

LYON. — L. BOITEL, IMPRIMEUR. — EUGÈNE DE LAMERLIÈRE, GÉRANT.